

# GÉNÉALOGIE

Monsieur et cher Maître,

Si je me permets de vous importuner aujourd'hui, c'est que j'ai eu vent de votre projet et que votre entreprise m'intéresse à plus d'un titre. Vous êtes à la recherche, m'a-t-on dit, d'un responsable de haut niveau, capable de superviser l'ensemble de votre production qui, si mes renseignements ne sont pas erronés, commence à être assez considérable. Or, j'ai la prétention de me croire apte à jouer ce rôle, et ceci je l'affirme sans forfanterie ni ostentation. D'ailleurs, vous allez pouvoir en juger par vous-même si vous consentez à m'accorder quelques parcelles de votre temps. J'affirme, avec l'audace de celui qui est sûr de son fait, que vous ne le regretterez pas.

Il faut vous dire, cher monsieur, que j'appartiens à une famille très ancienne dont l'origine remonte à l'antiquité grecque. Et ne croyez pas que je galèje le moins du monde : notre ancêtre, vous le connaissez, c'est le temps ! Oui, le temps, l'éternel passant, celui qui tue, qui nous tue tous ! Mais laissons ces divagations pseudo - philosophiques qui risqueraient de vous lasser, ce qui n'est pas mon dessein, bien au contraire... Donc, tous les membres de notre famille descendent du temps, du temps grec, ce qui a, avouons-le, fière allure avec le roulement de l'initiale et cette finale qui siffle ! *Χρόνος*... Car, sans aucun doute, vous savez le grec ? Je me permets cependant de vous présenter sa transcription en lettres latines : *khronos*. Une branche de ses descendants, qui étaient de fins lettrés, vous vous en doutez, s'est spécialisée dans la relation des faits historiques présentés selon leur succession dans le temps... Mais après la conquête romaine de notre belle Hellade, certains ont émigré en Italie, où notre patronyme se latinisa, transmuant les *k* répulsifs en bonasses *c*.

Je vous fais grâce, cher monsieur, de tous les aléas que prirent les évènements auxquels les gendelettres de ma lignée participèrent, bon gré mal gré. Ils durent, une fois nouvelle, s'expatrier chez les barbares de la Gaule transalpine, et leur nom, une nouvelle fois, subit l'ultime conversion que l'on appelle maintenant "francisation". Je dis : ultime, car c'est sous cette tournure que je me présenterai, si vous le désirez, devant vous. Cependant, que ces incessantes variations ne vous rebutent pas : il ne s'agit que d'apparence, et mes aïeux sont toujours restés fidèles à leurs fonction, du moins durant toute la période féodale. Je vais d'ailleurs vous le prouver en vous fournissant quelques exemples célèbres.

Je passe sous silence la contribution du plus ancien d'entre eux, dont le nom s'affiche

encore de nos jours dans la Bible, entre *Les livres des Rois* et *Le livre d'Esdras*. Vous pourriez, au cas où vous verseriez dans l'incrédulité, taxer cela de bigoterie ou de fable pour enfant. Donc, je me borne aux faits, aux faits réels, vérifiables et vérifiés.

Déjà, en 54 av J.C., l'un de mes lointains ancêtres collabora avec Cornelius Nepos pour son aperçu de l'histoire universelle en trois livres, ouvrage qui lui valut les éloges de Cicéron et de Pline l'ancien. Malheureusement, cette merveille, qui contenait aussi bien des renseignements historiques que géographiques ou biologiques, a disparu, et nous ne disposons plus que de courts fragments. Il en est de même en ce qui concerne l'œuvre de l'évêque Eusèbe à laquelle un autre de mes géniteurs participa : "*Abrégé de l'histoire universelle des Grecs et des Barbares* ». Le texte grec s'est perdu, et c'est fort regrettable, car il relatait les péripéties célèbres depuis Abraham (que l'auteur situe avec une précision bouffonne en 2016 av J.C. !) jusqu'à Dioclétien.

Peut-être trouvez-vous que tous ces ouvrages dont on ne garde nulle trace, ou si peu, ne constituent pas des références suffisantes, capables de vous prouver l'excellence de mon ascendance. Et Frédégaire, alors ? Oui, je sais : ce nom est imaginaire, et derrière lui se cachent trois auteurs anonymes, avec lesquels mon ancêtre du VIII<sup>e</sup> siècle s'est parfaitement entendu. Commencé dans le royaume Burgonde, ce récit des faits illustres de 584 à 642 perpétue *L'histoire des Francs* de Grégoire de Tours. Il passe ensuite en Austrasie où il est remanié et poursuivi jusqu'en 768, cette fois sous l'influence de la famille de Charles Martel. C'est en fait un texte capital pour l'histoire des royaumes francs, et je suis fier qu'un représentant de notre famille y ait collaboré.

Comme je suis fier que deux autres, et des plus célèbres, aient eu l'honneur d'assister, en quelque sorte, ces deux mémorialistes renommés que furent Villehardouin et Froissart. Mais auparavant, je veux mentionner celui qui resta dans l'obscurité, à l'ombre de l'archevêque Turpin – qui était lui-même une ombre, puisque que jamais il n'exista ! C'est sous ce nom, en effet, que l'on fit paraître au XI<sup>e</sup> siècle une histoire de Charlemagne (*Historia Karoli magni et Rotholandi*), qui fut considérée pendant tout le Moyen Âge comme authentique, alors qu'elle était une pure fiction écrite à l'usage des pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Vous pouvez constater que je n'hésite pas à vous signaler ceux de mon lignage qui ont été impliqués dans une production de faux !

Cependant, je préfère, ô combien, vous entretenir de mes deux ancêtres favoris, tout d'abord, de celui qui se fit enrôler par le fameux "mareschal de Romenie et de Champagne", Geoffroy de Villehardouin. Lors de la quatrième croisade, voilà quelqu'un qui fut à la fois homme de guerre, ambassadeur, diplomate, et surtout historien. Clairvoyant et intègre, il n'en défendit pas moins la thèse que cette expédition, qui se termina par le sac de Constantinople, avait été une juste guerre pour le Service de Dieu. Ses écrits contredisent eux-mêmes cette allégation. Jugez-en par vous-même :

*« Et fu si granz li gaaienz faiz que nus ne vos en savroit dire la fin, d'or et d'argent, et de vasselement, et de pierres precieuses, et de samiz, et de dras de soie, et de robesvaires et grises et hermines, et toz les chiers avoires qui onques furent trové in terre. Et bien tesmoigne Joffrois de Vilehardouin li mareschaus de Champagne, a son escient par verté, que, puis que li siecles fu estorez, ne fu tant gaainié en une ville. »*

Au cas improbable où, mais j'en doute car je connais votre abyssale culture, cher Maître, au cas où ce français du XIII<sup>e</sup> siècle vous serait quelque peu abscons, je me permets de vous en livrer la version actuelle :

*« Et le butin fait fut si grand que personne ne vous en saurait dire le compte : or et argent et vaisselle, et pierres précieuses, et satins, et vêtements de soie, et manteaux de vair, de gris et d'hermine ; et tous les objets de prix qui furent jamais trouvés sur terre. Et Geoffroy le maréchal de Champagne témoigne bien, selon la vérité et en conscience, que, depuis que le monde a été créé, il ne fut fait tant de butin en une ville. »*

Villehardouin avait entrepris ce récit pour répondre à tous ceux qui réprouvaient la déviation de cette Croisade partie pour "la rescousse de la Terre d'Outre-mer", et perdue en chimère de conquête et de rapine. Si plausible qu'elle puisse être, sa thèse ne semble pas conforme à la réalité de l'histoire. Il n'empêche que mon aïeul se montra fort satisfait de participer, même petitement, à une si noble entreprise.

Mais un siècle et demi plus tard, un de ses descendants se mit lui aussi au service du grand, du gigantesque Froissart qui sut mener auprès des seigneurs, des hérauts d'armes, des écuyers, une vaste enquête témoignant de sa valeur de journaliste et d'historien. Évidemment, on peut lui reprocher la mobilité de ses sympathies variant au gré de ses protecteurs, tantôt anglais, tantôt français, tantôt bourguignons. Mais que pouvez-vous comprendre, cher Maître, avec votre conscience moderne qui sait, ou qui croit savoir, distinguer le Bien du Mal, les amis des ennemis, la justice de l'iniquité, que pouvez-vous comprendre à cette époque où le désarroi moral rivalisait avec le plus cruel clanisme ? Laissons cela, voulez-vous, et ne considérons que l'art incomparable de la mise en scène de ce reporter génial que fut Jean Froissart. Un petit exemple ? Bien sûr. Il s'agit là d'un épisode célèbre de la guerre de succession de Bretagne qui eut lieu au mitan du XIV<sup>e</sup>

siècle et que l'on a, bien plus tard, nommé : "Le combat des Trente" :

*« En celle propre saison, avint en Bretagne uns moult haus fais d'armes que on ne doit mies oublier, mès le doit on mettre avant pour tous bacelers encoragier et exemplier. Et afin que vous le puissiés mieux entendre, vous devés savoir que tout-dis estoient guerres en Bretagne entre les parties des deux dames, comment que messire Charles de Blois fust emprisonnés. Et se guerrioient les parties des deus dames par garnisons qui se tenoient ens ès chastiaus et ens ès fortes villes de l'une partie et de l'autre. »*

Comme vous le saviez, et comme vous le constatez, le beau langage français de Froissart a bien évolué par rapport à celui de Villehardouin et il nous est presque entièrement intelligible. Je me permets cependant de vous signaler quelques équivalences :

- *Bacelers* = chevaliers
- *Exemplier* = donner exemple
- *Tout-dis* = toujours
- *Comment* = quoique

Oui, monsieur et cher Maître, je peux m'enorgueillir d'avoir dans mon ascendance un précurseur qui non seulement participa à l'œuvre de Froissart, mais sut la titrer de notre patronyme.

Il faut, pour être honnête, que j'en arrive sans plus tarder à la période qui assombrit la gloire de notre famille. Déjà, au XV<sup>e</sup> siècle, avec Commynes, elle fut peu à peu écartée pour laisser place aux... "mémoires", à ce fatras de souvenirs entassés sans le respect indispensable de l'ordre du temps. Passons. Le pire n'est pas encore là, hélas ! C'est au XVII<sup>e</sup> siècle... oui, au siècle de l'apogée de la culture française, que mes lointains géniteurs faillirent à leur honneur en se compromettant avec ces nouvelles, vraies ou fausses, qui se propagent en général oralement et qui paraissent dans des feuilles à scandale pour faire grand bruit. Vous pouvez constater que je ne vous cache rien, et j'espère que vous tiendrez compte de ma droiture. Et puis,... et puis,... il y eut la Révolution pendant laquelle mon ancêtre de l'époque dut, poussé par les événements, s'acoquiner avec certains meneurs, tels Condorcet ou Brissot, pour paraître dans des "Cahiers patriotiques", sortes de revues de politique et d'économie sociale, ou dans des journaux plus ou moins importants, comme celui de Paris.

Fort heureusement, cette déchéance fut de courte durée, et ma famille redevint, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qu'elle aurait dû toujours être : respectable. Elle fraya avec d'illustres littérateurs, comme l'honorable Mérimée qui recourut aux services de mon aïeul pour l'annonce de son histoire du règne de Charles IX, ou comme ce brave Beyle dont les nouvelles italiennes furent réunies après sa mort avec le titre de :... Non, je ne vous dévoilerai pas encore mon nom ; j'attends pour cela le point final ! Sachez seulement que notre patronyme y fut mis, une fois de plus, à l'honneur.

C'est pourquoi je peux me présenter devant vous, la tête haute et le cœur pur, pour vous dire sans faux-fuyant : "Me voici, cher Maître, prêt à vous servir, comme mes prédécesseurs l'ont jadis fait auprès d'illustres hommes de plume." Certes, votre renommée est loin d'équivaloir à celle d'un Commynes ou d'un Stendhal, mais je préfère être au service d'un maître modeste, voire mésestimé, plutôt que de connaître la notoriété dégradante des journaux, de la radio ou de la télévision, même si j'y apparais parfois orné de qualificatifs qui, soi-disant, ennoblissent, tels que : littéraire, théâtrale ou – quelle horreur ! – politique.

Je pense vous avoir livré en toute sincérité le fond de mes pensées, et vous avoir convaincu de l'excellence de mon lignage. Je vous demande humblement de vouloir bien me nommer en tête de vos écrits ; j'aimerais également, sous divers accoutrements, y paraître.

Mais il est temps, grand temps, monsieur et cher Maître, de vous livrer mon identité, que vous avez, je n'en doute point, avec l'aide de votre subtile lucidité, subodorée. Je suis ce que vous nommez dans certains de vos textes " un mort sans en avoir l'air". Je suis,...et cet aveu va peut-être vous inciter à revisiter cette longue profession de foi,...je suis un mot, le mot : **CHRONIQUE**.